

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2018)
Heft: 1

Artikel: En Afghanistan avec la compagnie mécanisée "Jonquille"
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-823315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le capitaine Michelin promu au grade de commandant

Toutes les photos via l'auteur.

Psychologie

En Afghanistan avec la compagnie mécanisée «Jonquille»

Col Hervé de Weck

Ancien Rédacteur en chef, RMS+

Ils s'appellent Mathieu, Greg, Aïssa, David, Jean-Jacques; Jean Michelin, un Saint-Cyrien, est leur capitaine. La compagnie – nom d'appel radio «Jonquille» – se trouve en Afghanistan pour six mois en 2012, alors qu'aux missions de lutte contre les talibans se mêlent déjà les préparatifs du rapatriement annoncé par le Président français.

Comment raconter cette guerre à ceux qui ne la voient que de très loin? Comment parler d'hommes et de femmes militaires de carrière, de ce qu'ils sont, de ce qu'ils vivent? Jean Michelin veut raconter leur histoire, portrait après portrait, souvenir après souvenir, sans grand spectacle, à hauteur d'homme. La mort se trouve au rendez-vous, c'est un air que l'on respire. Tout est vu à travers le prisme d'un quotidien où les urgences ne cessent de croiser l'attente, les liens familiaux, la fraternité, cette part intime qui ne disparaît jamais.¹

Des opérations dans le dangereux terrain afghan, durant lesquelles l'incertitude crée le stress, l'angoisse du lendemain, mais aussi les confidences paisibles entre cadres, le soir au cantonnement: Jean Michelin les évoque, avec une pudeur et une franchise qui touchent. La discipline apparaît d'une rigueur impitoyable. Au cours d'une opération avec contact «Ennemi», un homme perd son pistolet: il sera rapatrié en France!

La solitude du commandant de compagnie

L'exercice du commandement est une grande leçon de solitude. «*Tout chef est un subordonné qui doit répondre des faits et agissements de ses hommes,*» mais qui a besoin de se sentir soutenu et compris par son supérieur.

Les soldats, bien souvent, voient leur capitaine comme une sorte d'extraterrestre. Ils ne peuvent s'imaginer

qu'un général, qui leur semble à mille lieues de leur quotidien, puisse s'intéresser à eux. «Plus on monte dans la hiérarchie, plus le chef devient dans les yeux de ses soldats une entité un peu irréelle, une présence presque invisible dont l'arrivée est rarement porteuse de bonnes nouvelles. Le chef est un étranger que l'on subit et que l'on n'a pas toujours le temps d'appriivoiser.» Et pourtant! Le général commandant la zone, ainsi que le ministère de la Défense à Paris doivent donner leur feu vert à un simple engagement de compagnie.

Quand il y a des pertes

La compagnie «Jonquille», stationnée avec une autre unité dans une base d'opérations avancées (FOB dans la terminologie OTAN), appuie par ses feux des actions de l'armée afghane, fait des ouvertures d'axes, assure les passages de convois qui ravitaillent les postes dans le secteur. Le *Tactical Operation Center* (TOC)² du bataillon se trouve à quelques dizaines de kilomètres dans une autre FOB, avec les autres unités du corps de troupe. Si les véhicules blindés de l'avant ne sont pas des plus modernes, les moyens de transmission, rendus encore plus indispensables par les distances entre les formations et les postes de commandement, semblent très performants: jamais il n'y a rupture des liaisons pendant un mouvement ou une opération.

Pour le capitaine Michelin, «*la routine est normalement un ennemi du soldat en opération, parce qu'elle implique trop souvent un relâchement de la vigilance.*» Ce n'est pourtant pas le cas pendant cette ouverture d'axe, lorsque des tirs de talibans font un blessé chez les Français. C'est le premier de la période. «*Je rédigeai rapidement mon ordre, pour préciser qui allait se replier, et dans quel échelonnement, dès que «Vert» aurait franchi le pont dans l'autre sens. C'était, tactiquement, tout à fait superflu: le désengagement n'était pas remis en cause*

¹ Jean Michelin, *Jonquille. Afghanistan 2012*, Gallimard, Paris, 2017, 367 p.

² Centre des opérations tactiques (TOC).

par l'incident, et ses moindres détails avaient été répétés la veille. En revanche, redonner cet ordre permit à chacun de se concentrer à nouveau sur la mission qui continuait – annoncer un blessé à la radio peut être perturbant pour toutes les sections qui suivent le réseau. Je n'en avais pas conscience sur l'instant, il me semblait juste que c'était la bonne chose à faire, et je ne m'y trompai pas. Le temps que chacun reçoive l'ordre et le retransmette à ses subordonnés, « Vert » annonçait qu'il débutait son désengagement (...). Moins de dix minutes plus tard, sa compagnie franchit le pont, et moins d'une demi-heure plus tard, le dernier de mes véhicules était de retour sur la FOB, alors que Selim était envoyé vers l'infirmerie. »

Lors d'une autre opération, un attaque-suicide frappe une section, il y a quatre morts et des blessés. Une douzaine d'hommes « avaient vu l'explosion et avaient ensuite apporté leur soutien à l'équipe médicale sur place, relevant morts et blessés, puis participant à la protection du site jusqu'au désengagement de la compagnie. Ils avaient vu tomber (...) leur chef de section. Pour huit d'entre eux, ce fut trop. Ils avaient tenu le choc sur le moment, parce que l'entraînement avait pris le dessus, et abattu un travail admirable, mais s'étaient effondrés dès le retour sur la base. »

Préparant la cérémonie funèbre, le capitaine Michelin se rappelle ses deux camarades de Saint-Cyr, morts pendant un entraînement en montagne. « Le bataillon avait été rassemblé aux Invalides pour une cérémonie

d'hommage, et notre chef, contenant lui-même son émotion, nous avait dit que le meilleur hommage que nous puissions leur rendre serait celui de notre dignité pendant la cérémonie. Peu m'importait que ce fût vrai – il y a sans doute d'autres façons pour un soldat de rendre hommage à un camarade tué – ses mots m'avaient marqué, et je les lui empruntai, en ces circonstances que je n'aurais sans doute pu imaginer à l'époque. »

Par la suite, il y a encore un mort et un blessé dans une unité du bataillon : un sous-officier des *Advisory Teams*. L'infirmier de l'équipe, qui s'était précipité pour lui prodiguer les premiers soins avant son évacuation, reçoit une balle dans le bras. Une heure plus tard, l'officier supérieur adjoint du régiment informe la compagnie Michelin. « Les mecs sont salement secoués. Ils ont passé plus de deux heures au contact, ce qui n'était pas anodin. En silence, nous eûmes une pensée pour le sous-officier tué au combat, qui nous ramena, Mathieu et moi, à notre propre baptême de la mort, tristement différent d'un baptême du feu. » Dans un tel cas, une bulle de silence est mise en place, qui consiste à couper l'accès Internet pour permettre aux autorités de contacter les familles et d'éviter, autant que possible, qu'une mère ou une épouse apprenne la mort de son fils ou de son mari par le biais d'un message sur les réseaux sociaux.

Après des combats par le feu, presque tous à distance contre des talibans, le nombre de militaires du rang qu'il faut évacuer vers la France pour des raisons psychiques ou de stress post-traumatique apparaît étonnamment

Partie d'une FOB.



élevé, alors qu'il s'agit de militaires professionnels... Il serait très intéressant de comparer ces cas, leur nombre, leur gravité avec ceux au cours des grands conflits du XX^e siècle (1914-1918, 1939-1945), de la guerre de Corée, des guerres de décolonisation (Indochine, Algérie, Vietnam), des conflits armés du XXI^e siècle (Yougoslavie, Irak, Afghanistan).

Les hommes dans la compagnie, un peu comme les organes d'un corps humain

Bien entraînée et bien commandée, une section, une compagnie sont des entités de combat qui fonctionnent un peu à la manière d'un corps humain. Chaque organe, qui connaît sa fonction et celle de son voisin, travaille en harmonie dans l'ensemble auquel il appartient. Pouvoir disposer d'Internet au milieu de nulle part en Afghanistan, ce qui permet à chacun de contacter sa famille en France, s'avère un facteur majeur dans le maintien du moral. Sa soudaine indisponibilité sur une FOB provoque une certaine déstabilisation.

« Dans chacune de mes sections d'infanterie, raconte le capitaine Michelin, un ou deux soldats étaient durement marqués, mais ils étaient soutenus et encadrés par un corps sain, ce qui les a aidés à remonter la pente, comme un corps sain peut faciliter la guérison d'un organe malade. La section génie n'avait pas eu cette chance. En première ligne, elle avait subi un traumatisme collectif tel que le corps ne pouvait pas le surmonter. Parmi ces soldats, certains, les plus jeunes, participaient à leur première mission. D'autres en étaient à leur deuxième ou troisième séjour en Afghanistan et avaient déjà vécu des épreuves difficiles, conservé en mémoire des images horribles, jusqu'à ce moment où, indépendamment de leur personnalité, de leur expérience et de leur valeur, ils avaient fini par atteindre ce point que tout le monde a sans savoir où il se trouve exactement : le point de rupture. »

« Je voulais qu'on puisse se souvenir de mes gars, explique Jean Michelin à RFI. Cela peut paraître un peu naïf, mais nous avons vécu des trucs forts. C'est un travail de mémoire. » D'un chapitre à l'autre, les anecdotes et les drames sont incarnés par ceux avec qui il les a partagés. Pendant ses missions ou au cantonnement, le capitaine ne prend pas de notes, même si l'idée d'écrire lui trotte déjà dans la tête. Les dialogues sont directement puisés dans ses souvenirs. Plutôt que de chercher l'exactitude, il essaie de restituer une atmosphère et ce que peut signifier la camaraderie.

Ce récit offre également un exutoire pour évacuer la violence vécue pendant six mois dans ce conflit afghan, qui semble si lointain en France. De nombreux militaires, qui y ont participé, témoignent de leur difficulté à raconter ce qu'ils ont vu, entendu et ressenti. Jean Michelin avoue avoir affronté ce problème : « Il m'a bien fallu un an pour retrouver une vie normale. Écrire, c'était aussi un moyen d'arriver à raconter à mes proches. »

H. d. W.



Tir d'un missile Javelin à partir d'une FOB.



Ci-dessus : Des talibans, toujours très mobiles.

Ci-dessous : Parfois, la compagnie «Jonquille» se déplace à bord de Chinook CH-47 américains.

